

Jules Vallès : écrire en haine du livre



« Oui, camisards rouges, jetez-moi par les fenêtres, sur le pavé, dans le Tibre, les statues, les tableaux, les livres : jetez tout !

Jetez même leurs cendres au vent ! »

Jules Vallès, « Rome », *La Rue*, 26 octobre 1867.

1 857 : avec son premier livre, *L'Argent*, Jules Vallès entre en littérature par la porte de sortie – qui plus est, en claquant ladite porte. « J'ai fait de la littérature [...] Soyez tranquille, j'en suis guéri¹ », proclame l'ex-nourrisson des Muses en rupture de Parnasse. En cette période où les romans et drames « honnêtes » opposent les vertus du pauvrisme aux fièvres de la spéculation boursière, le pamphlétaire dénonce les mythologies perverses de la littérature : la misère nourricière du génie, le martyr des poètes faméliques, la valeur spirituelle du Livre face aux pouvoirs de la finance. Cette apostasie s'affiche en tête d'un petit volume broché qui, à l'image de son auteur, revendique non sans provocation son indignité matérielle ; le traditionnel et solennel *Tolle, lege* prend des accents de bateleur : « Et maintenant, lisez mon livre, ma brochure, devrais-je dire ; 200 petites pages, un papier médiocre, une impression couci-couça, une robe voyante² ! » De fait : l'objet est relié en papier cartonné jaune d'or, avec un écu de cinq francs « accroché au front ». Costume tapageur ouvertement conçu pour racoler le passant, et ne s'en cachant nullement : « Tout le monde a pu voir aux étalages des libraires ce livre qui porte d'argent en champ d'or sur la couverture, et qui attire l'œil du passant intrigué par l'effigie d'une pièce de cinq francs entourée de cette piégraphie : *J'en vaux cinq au contrôle et cent dans la coulisse*³. »

1. Jules Vallès, *L'Argent*, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, t. 1, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 10. « Le tout est vertement corrigé, proprement vêtu, la pièce de cent sous attachée au front, et le livre fait son chemin. Je tiens à lui conserver son allure, à lui laisser le bonnet sur l'oreille », note Vallès dans une lettre du 27 janvier 1857, citée par Roger Bellet dans *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1162.

3. Victor Chauvin, *Revue de l'Instruction publique*, 4 février 1858, cité par Roger Bellet dans J. Vallès, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 1163.

Anonyme, le livre impose un autoportrait fracassant de son auteur : un littéraire piétinant rageusement son auréole, et rejetant, comme trompeuse et mensongère, toute forme de sacre de l'écrivain. D'emblée, cette scénographie paradoxale s'appuie sur une déconstruction systématique des mythologies du livre, que les contemporains mobilisent au même moment pour (tenter d')endiguer la déferlante médiatique, ainsi que l'industrialisation de l'écriture dont elle serait responsable. Vallès construit sa première image publique comme « auteur de *L'Argent* » (notamment dans la chronique que lui confie passagèrement Villemessant, « Figaro à la Bourse ») ; au cours des années qui l'imposent comme un journaliste de premier plan, il construit son scénario auctorial *contre* les lieux communs ordinairement liés à la légende dorée du Livre en gloire. Les livres ouvriraient un dialogue sans cesse recommencé avec les grands esprits de tous les âges ? Point : ce sont de mini-monuments en papier exerçant un terrorisme sa pitié sur les intelligences et même les cœurs. Les livres conserveraient toute vive la mémoire de l'humanité ? Nullement : ils enchaînent leur lecteurs à un passé mortifère dont seul peut les délivrer l'« actualisme » de la presse. Vallès se définit comme journaliste parce que le refus du support-livre vaut comme condition nécessaire à l'invention d'une écriture véritablement dialogique, en prise sur le présent et indéfiniment renouvelée.

Irrégulier, réfractaire, Vallès l'est avant tout par sa posture d'écrivain « hors le livre ». Jusqu'à l'exil, tous ses volumes publiés sont des recueils d'articles ; la trilogie elle-même est le résultat de contraintes économiques et éditoriales complexes qui ne signent en rien une conversion à l'écriture-livre. La caractéristique hybride de *La Rue à Londres* en est la preuve : l'ouvrage exhibe et revendique son hybridation avec les genres journalistiques de la chronique, du reportage social, de l'enquête de terrain⁴ dont il est ouvertement issu. Comme si la refondation de la littérature-livre nécessitait une redéfinition des partages, des frontières, des codes et des représentations.

Vallès dresse un réquisitoire accablant : les livres sont responsables d'innombrables crimes contre l'humanité, par l'emprise qu'ils exercent sur les cœurs et les esprits – d'où, en retour, l'appel aux armes contre la « tyrannie comique de l'Imprimé⁵ ». À cette scénographie agressive développée sous

4. Voir sur ce point la revue Les Amis de Jules Vallès, « Impressions londoniennes », n° 30, décembre 2000, ainsi que Marie-François Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, *Les Cahiers intempestifs*, « Lieux littéraires », 2003, p. 199-216.

5. J. Vallès « Les Victimes du livre », *Les Réfractaires* [1865], *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 230. Toutes les références à ce texte, désormais insérées au fil de l'analyse, renverront à cette édition.

Second Empire répond, au retour d'exil, l'autoportrait d'un écrivain sans livres et sans bibliothèque, déliant la pratique de l'écriture et le culte traditionnel de l'objet-livre. Lequel ne peut trouver une légitimité qu'en renonçant à son statut sacralisé pour se faire le médiateur d'un nouveau rapport au texte et, peut-être, à la littérature.

LE LIVRE, VOILÀ L'ENNEMI !

En 1861, sous le masque de Junius, Vallès publie dans *Le Figaro* un récit d'enfance racontant « comment on devient pamphlétaire » (ce qui renvoie explicitement au scandale de *L'Argent*). Ce texte, qui à maints égards préfigure *L'Enfant*, dresse un portrait glacé d'un oncle Statue-du-Commandeur, réincarnation en chair et en plâtre du *Paterfamilias* romain : « C'était un homme froid, aux lèvres minces, à l'œil dur, dont le regard faisait frémir. C'était une victime du livre. LES VICTIMES DU LIVRE, quel livre à faire⁶ ! » Dans ces bribes de mémoires en miettes, le journaliste complète son autoportrait paradoxal : il est devenu écrivain pour avoir été lui-même victime du livre, au second degré – les spectres de Sparte et de Rome, véhiculés par les textes classiques et réincarnés par l'*oncle familias*, ont vampirisé ses premières années.

Quant au texte ainsi annoncé à grand fracas, ce ne sera pas un volume (bien sûr), mais un grand article publié dans *Le Figaro* sous ce titre des « Victimes du livre », le 9 octobre 1862. Lorsque, plus tard, Vallès devient chroniqueur littéraire au *Progrès de Lyon*, il en cite deux passages assez étendus dans sa livraison du 3 janvier 1865 : preuve de la place décisive qu'occupe cette dénonciation opiniâtre dans la constitution de son scénario auctorial, alors même que sa nouvelle mission de critique littéraire pourrait supposer une conversion au culte célébrant le Livre. Quant au recueil des *Réfractaires*, premier ouvrage publié par Vallès, il reprend « Les Victimes du livre » au cœur d'une galerie de portraits significative, peuplée d'écrivains ratés et de prolétaires de la plume.

Ceux-ci ne représentent d'ailleurs qu'une part infime des victimes recensées par le journaliste. Le mal vient de plus loin – « ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » ; enfants, jeunes gens, hommes graves, femmes (mal) mariées sont, à leur insu, des victimes de ces livres qui leur imposent un imaginaire, leur infusent leurs sentiments, et leur dictent leur conduite :

6. J. Vallès, « Lettre de Junius », *Le Figaro*, 7 novembre 1861, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 133.

Pas une de nos émotions n'est franche.
Joies, douleurs, amours, vengeances, nos sanglots, nos rires, les passions, les crimes ; tout est copié, tout !
Le Livre est là.
L'encre surnage sur cette mer de sang et de larmes !
Cela est gai, quelquefois triste. Mais à travers les débris, les fleurs, les vies *ratées*, les morts *voulues*, le Livre, toujours le Livre !

Balzac lui-même a conduit maintes illusions perdues au désenchantement, au suicide et au baignage – Frédéric Moreau pourrait en témoigner, qui avait placé sa destinée avortée sous le patronage de Rastignac, comme Jacques Vingtras à son arrivée à Paris. La critique est radicale : ce ne sont pas les mensonges de la littérature idéaliste ou les prestiges de l'aventure qui constituent l'essentiel du danger, comme l'affirment respectivement les écrivains réalistes et les adversaires du roman-feuilleton ; la menace tient dans l'attraction fatale qu'exerce le livre en lui-même, quelle que soit sa forme (le Mandrin des collégiens est un « livre bleu » issu de la tradition du colportage), ou son contenu (*Le Collège incendié* séduit les élèves par son seul titre, le récit lui-même étant des plus doucereux et édifiants).

Le livre médiatise le rapport du lecteur au monde et à son propre cœur : tel croit être soi, dont le cœur « bat dans l'écritoire d'un autre » (p. 231). Les hommes de lettres eux-mêmes, professionnels de la littérature censés porter un regard distancié sur les mythologies du Livre dont ils sont les artisans et les bénéficiaires, s'y laissent prendre : « L'influence est là ! Tous la subissent, jusqu'à nous, les corrompus, qui lisons mieux sur la mise en page que sur le manuscrit, et croyons plutôt que *c'est arrivé* » (p. 230).

L'emprise du livre est d'autant plus inquiétante qu'elle déborde la vie privée pour envahir tout l'espace public, contaminant le champ de la réflexion idéologique comme le domaine de l'action politique. Dans « Les Victimes du Livre », Vallès ne peut y faire qu'obliquement allusion, *Le Figaro* étant un journal littéraire très surveillé ; l'article s'achève cependant sur une clausule percutante et programmatique : « Ah ! que n'ai-je le loisir et le temps d'en parler ! Ce loisir, je l'aurai ; ce temps, je le prendrai. Mais dès à présent, je l'affirme, tous, presque tous, ces chercheurs de dangers, ces traîneurs de drapeaux, apôtres, tribuns, soldats, vainqueurs, vaincus, ces martyrs de l'histoire, ces bourreaux de la liberté : des VICTIMES DU LIVRE » (p. 246).

Le plus préoccupant est là : ce ne sont pas seulement les bonapartistes césariens, les partisans de « l'homme providentiel » qui tirent leurs arguments (et leur méthodes) des textes classiques ; ces mêmes livres exercent une influence plus pernicieuse encore sur les républicains héritiers du jacobinisme, fanatiques de Rome, de Sparte et de Plutarque. La destinée de Madame Roland est à cet égard exemplaire. Commentant ses *Mémoires* dans les pages du *Progrès de Lyon*, Vallès montre comment la destinée politique de la Muse des Girondins a été déterminée par la Bible qu'elle s'est choisie tout enfant, un exemplaire des *Vies parallèles* promu au rang de Livre sacré :

Elle grandit cependant et se met à dévorer les livres qui lui tombent sous la dent et la main ; la Bible où elle apprenait, dit-elle, que les enfants ne venaient pas sous les feuilles de choux, le Tasse qui allumait son imagination, Fénelon qui remuait son cœur, Plutarque enfin, Plutarque dont elle doit être la victime ! [...] À neuf ans, elle lit Plutarque, en fait son livre de chevet, l'emporte à l'église en guise de semaine sainte.

“C'est de ce moment, écrit-elle, que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir.”

Les impressions : c'est bon, mais les idées ! Elle a poussé au char de la Révolution et versé place de Grève, parce qu'à neuf ans, une traduction d'Amyot s'est rencontrée sur un rayon auquel elle pouvait atteindre en grimpaant sur des chaises⁷ !

Ce n'est d'ailleurs pas la sensibilité féminine de Mme Roland qui est en cause, non plus que son appartenance générationnelle ; Vermorel, républicain et communalard, est un dévot de Quatrevingt-treize, un fanatique du Comité de salut public, « lisant tous les jours son bréviaire rouge, commentant, page par page, sa nouvelle *Vie des saints*, préparant la béatification de l'Ami du peuple et de l'Incorruptible, dont il publie les sermons révolutionnaires, et dont il envie tout bas la mort⁸. » Tout volume porte en lui un Livre du devoir, une Bible concentrant les pouvoirs et les malédictions de l'imprimé. Le livre assassine en masse sous prétexte de boucheries héroïques, ou de vertu terroriste ; en attaquant la Cité des Papes, les républicains italiens tentent de libérer l'humanité de l'influence cléricale, mais combien d'autres vampires en papier restent tapis dans l'ombre des bibliothèques...

7. J. Vallès, « Les Livres nouveaux », *Le Progrès de Lyon*, 29 août 1864, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 374.

8. J. Vallès, *L'Insurgé* [1885], *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, t. 2, p. 1043.

N'est-ce pas par un contrecoup des lectures de Tacite ou de Lucain, que les idées de soldatesque fermentent dans les têtes, égarent les cœurs !

L'héroïsme du *Selectae* n'est-il pas le père du chauvinisme bête ou du jacobinisme aveugle !

C'est là l'ennemi !

Vous auriez tué tous les soldats du pape que du fond des missels et du milieu des *De viris* s'échapperait encore de la graine de soldat ou de cuistre, de terroriste ou d'inquisiteur⁹.

D'où la tentative de retourner l'auto-da-fé contre ses responsables, les livres. Vallès journaliste, avec un sens sûr de la provocation mais aussi une obstination révélatrice, rêve de gigantesques bûchers affranchissant enfin les esprits des spectres voire des morts-vivants abrités dans leurs forteresses en papier miniatures : « Le passé : voilà l'ennemi ! C'est ce qui me fait m'écrier dans toute la sincérité de mon âme : on mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait, pour l'humanité, non pas perte, mais profit et gloire¹⁰. » Ce cri incendiaire résonne dans un article publié le jour-anniversaire de la révolution de Février : la république de 1848 est morte de n'avoir pas su se libérer des livres, porteurs d'illusions lyriques mais aussi de souvenirs écrasants autant qu'anachroniques ; la génération de Vallès, que le Coup d'État surprit à vingt ans, paie encore, en 1867, le prix de la servitude... Dix ans plus tôt, dans l'une de ses premières chroniques, l'auteur de *L'Argent* glissait le même appel à l'action directe contre les citadelles du Livre :

Triste nouvelle ! Le feu a pris lundi dernier au Moniteur. La bibliothèque tout entière a été la proie des flammes [...] J'ai désiré, parfois, que le même malheur atteignît à tous les monuments de Paris, pour que le lendemain, sur les cendres encore fumantes de l'édifice écroulé, une nouvelle génération vînt jeter les bases d'un art nouveau et faire le poème de pierre du XIX^e siècle. La rédaction m'a défendu de mettre le feu¹¹.

Tuons ceci *et* cela, au nom de l'avenir... Nul doute que cet autoportrait de l'écrivain en Érostate des bibliothèques ait eu de lourdes conséquences sur

9. J. Vallès, « Rome », *La Rue*, 26 octobre 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 993.

10. J. Vallès, « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 922.

11. J. Vallès, « Chronique », *Le Présent*, 16 septembre 1857, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 78.

l'image publique de Vallès, au moment de son engagement communard. Comme le rappelle *L'Insurgé*, le réfractaire s'opposa avec la dernière énergie à ce qu'on rase sans raison le Panthéon et la bibliothèque Sainte-Genève, aux derniers jours de la Semaine sanglante ; or, en de telles circonstances, les livres classiques préconisent des solutions beaucoup plus radicales : « Voyons ! au collège, tous les livres traitant de Rome glorieuse ou de Sparte invincible sont pleins d'incendies, il me semble ! – d'incendies salués comme des aurores par les généraux triomphants, ou allumés par des assiégés que se chargeait de saluer l'Histoire. Mes dernières narrations étaient en l'honneur de résistances héroïques : de Numance en ruine, de Saragosse en flammes¹²... » Le livre, ultime victime du Livre ?

AUTO PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN SANS LIVRE

À son retour d'exil, au moment de l'amnistie, Vallès semble s'être converti au livre, ou du moins avoir pactisé. *L'Enfant* est paru en volume chez Charpentier en 1878, sous la titre de *Jacques Vingtras* et la signature, transparente, de Jean la Rue ; suivent une deuxième édition en 1881, puis une troisième, illustrée par Renouard, en 1884. Parallèlement, Charpentier publie *Le Bachelier* en 1881 ; l'écrivain prépare *La Rue à Londres* et *L'Insurgé*. Le public peut s'interroger : le journaliste s'est-il métamorphosé en romancier, a-t-il réintégré la civilisation du livre ?

L'autoportrait en filigrane que dresse la trilogie répond énergiquement par la négative : Jacques Vingtras s'affirme comme journaliste, en haine du livre. Ce réquisitoire se déploie plus clairement encore dans le feuilleton intitulé *Le Candidat des pauvres*, paru du 7 décembre 1879 au 12 février 1880 dans le *Journal à un sou* de Tony Révillon (*Le Bachelier* a été publié juste avant, de janvier à mai 1879, dans *La Révolution française* de Sigismond Lacroix). Le héros du *Candidat des pauvres*, dont la trajectoire reprend celle de Vallès et de Vingtras sans s'y superposer exactement, fonde son parcours d'apprentissage sur une rupture progressive avec le monde des livres. À la mort de son père, le jeune homme, « comme Hercule à la croisée des chemins » (diraient pompeusement ses professeurs), médite sur sa destinée future dans le coin de la bibliothèque où il s'est réfugié ; mais aucun livre ne vient soutenir cette réflexion solitaire, sinon sur le mode de l'indignation et du refus :

12. J. Vallès, *L'Insurgé*, *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, t. 2, p. 1063.

Je rêve et je songe, les yeux au ciel ; mais l'idée me vient qu'on peut penser que je viens poser ici pour la douleur, et je cherche un livre laissé près de moi par un lecteur parti. En voici un.

Ce livre insulte les républicains, et l'on cite de l'un d'eux une phrase célèbre.

C'est dans un discours de Louis Blanc : "*J'ai fait contre la société le serment d'Annibal.*"

Ces mots sonnent dans mon cœur comme un coup de tambour¹³ !

Rejoignant la cohorte des « grands hommes de province à Paris », le narrateur tente de s'y imposer comme écrivain, et survit difficilement dans les rangs de la bohème pauvre. Comme Lucien, comme Daniel d'Arthez, comme Jacques Vingtras aussi, il trouve à la bibliothèque Sainte-Genève une alternative au froid et à la désolation de sa mansarde ; comme ses illustres prédécesseurs, il entreprend également d'y rechercher la pâture intellectuelle censée former son style et sa pensée par la fréquentation des grands écrivains. Ces orgies de papier n'ont pas, à l'évidence, le résultat escompté :

Chez moi, c'est horrible ; je me réfugie à la Bibliothèque [...]

Mais que je m'ennuie au milieu de ces livres, qui ont l'air de fœtus dans des vitrines !

Je sais bien qu'il est bon que je m'instruise et que je brouste sur la tombe de écrivains célèbres pour me faire un bon style. Je le sais bien. D'ailleurs je puis choisir mon herbe, lire chez les modernes : Chateaubriand, Hugo, Casimir Delavigne, Lamartine ou Goethe ; – sans doute, mais je m'endors presque toujours sur ces herbes-là, et quand je me réveille, j'ai mal à la tête et je trouve que ça sent mauvais dans la salle [...]

Je n'ai pas encore trouvé un livre, pas un seul, que j'aie eu du plaisir à lire d'un bout à l'autre.

Je n'aime que les romans (p. 228-229).

Le réseau métaphorique déconstruit par la blague les nobles mythologies associées au Livre. Ces volumes momifiés, conservés comme des fœtus dans des bocaux, sont autant de promesses avortées, d'embryons morts qui ne connaîtront jamais le libre épanouissement de la vie. S'attacher aux tombeaux

13. J. Vallès, *Le Candidat des pauvres*, Paris, EFR, 1972, p. 151-152. Toutes les références à ce texte, désormais insérées au fil de l'analyse, renverront à cette édition.

des génies d'autrefois revient à ruminer l'herbe des morts ; cette nécrophagie comique mène à un assoupissement (provocateur autant que symbolique), puis à la révolte du corps contre ces relents de cadavre. Le plus grave réside cependant dans l'autisme pathologique que les livres infusent à leur victimes, les rendant aveugles et sourdes au monde réel, aux personnes vivantes qui hantent leur nécropole de papier. Bibliothécaires et lecteurs forment un lamentable ramassis d'éclopés de la vie, de prolétaires intellectuels luttant contre les ridicules mesquins de la misère :

Au milieu de ce tas de chefs-d'œuvre, qui tous prêchent l'honneur, la fierté, le mépris des basses passions, entre ces murailles de grands livres pleins de bons conseils donnés par les morts, ceux qui gardent ces livres vivent une vie affreuse.

Cependant, comme les vivants m'intéressent plus que les morts, je plante là les bouquins des enterrés pour suivre d'un œil voilé les péripéties de cette tragédie sans épée et sans casque, mais tout hérissée de petites douleurs, et toute noire de sales blessures.

Les habitués sont bien mélancoliques aussi (p. 231) !

Le dispositif de cette séquence reprend et déplace les lieux communs du récit d'apprentissage : ce ne sont ni les grands hommes ni les grands livres qui offrent au jeune homme les exemples et les leçons dont il a besoin ; au contraire, les employés de Sainte-Geneviève, ou les bohèmes groupés autour du poêle, incarnent l'épopée minsucule du présent – qu'on ne trouve ni dans *Les Martyrs*, ni dans *Notre-Dame de Paris*. Finalement, le narrateur élit pour mentor non pas un sage à barbe blanche, un philosophe d'âge et d'expérience, mais un cataloguier – soit un spécialiste du classement des livres qui, au demeurant, se garde bien de lire aucun d'entre eux (on songe au bibliothécaire que rencontre l'inénarrable général Stumm à la Bibliothèque impériale, dans *L'Homme sans qualités*) :

Le plus vivant de tous est un homme à huppe blanche, qui est toujours debout et en mouvement. C'est lui qui a fait le catalogue de la bibliothèque ; il a étiqueté ce tas de solenneries et d'inutilités. C'est un ancien garçon coiffeur : on le voit bien ; il n'est pas si bête que les autres. Entré comme garçon de bureau, il est devenu cataloguiste. Il laissera au moins quelque chose d'utile [...]

Je préfère à la lecture de n'importe lequel de ces bouquins un bout de causette avec cet homme ; je préfère à leurs grands écrits des paroles de fils attendri ; et à toute

l'encre qui est séchée sur ces pages, cette petite larme que j'ai vue couler quand il parlait de sa mère (p. 236-237).

Cet ex-perruquier dévoile au héros la geste burlesque des hommes de lettres ratés, des écrivains avortés, qui ont passé leur existence entière entre les murailles en papier des bibliothèques, sans avoir les moyens ni même l'envie de vivre. Un fantôme, victime du livre « revenant de l'hôpital », glisse ensuite au jeune homme la liste des « grignoteurs de livres » morts de faim : pages plus instructives, assurément, que celles des immortels chefs-d'œuvre. La leçon de l'épisode est sans ambiguïté ; on devient écrivain en fuyant les bibliothèques :

J'aurai le courage de rester le soir dans mon galetas, sans chandelle, puisque je n'ai pas de livres [...]

Mais c'est fini de Sainte-Genève ! On appelle cela être laborieux : venir se planter le derrière sur une de ces chaises à coussin vert, puis s'enfoncer le cerveau dans ces volumes à dos marbré... C'est être fainéant et poltron... C'est avoir peur de réfléchir... C'est avoir peur de marcher ! C'est vouloir trouver des idées toutes faites dans les bouquins des autres. C'est fuir les spectacles du drame humain (p. 243).

Il faut s'évader de la prison des livres pour peut-être, un jour, devenir écrivain. Cette paradoxale maxime trouve sa confirmation narrative dans la trajectoire prêtée à Jacques Vingtras. Enfant, le collégien enfermé dans la nécropole des livres revendique sa fidélité au monde de l'oralité populaire, celui de la famille restée à la campagne, ou de l'oncle menuisier et compagnon du Devoir¹⁴ ; la souffrance de l'arrachement culturel imposé par ses parents se cristallise dans le refus de la culture livresque, au profit d'autres formes d'écriture, entre texte et image, signe et représentation. Toute une Comédie humaine, toute une société viennent se résumer dans une naïve enseigne :

En revenant, je fais le grand tour et je passe devant le café des *Messageries*.

L'enseigne est en lettres qui forment chacune une figure, une bonne femme, un paysan, un soldat, un prêtre, un singe.

14. Sur cette question, on consultera Jérôme Meizoz, « Ambivalences face à l'écrit sous la III^e République : Vallès, Céline », *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine, 2011, p. 150-179. Cf. également le volume collectif *Vallès et les cultures orales, Autour de Vallès*, n° 44, É. Pillet et C. Saminadayar-Perrin dir., 2014.

C'est peint avec une couleur jus de tabac, sur un fond gris, c'est une histoire qui se suit depuis le C de Café jusqu'à l'S de Messageries [...]

Tandis que je regardais l'enseigne, que ma curiosité saisissait le cotillon de la bonne femme, le grand faux col du paysan, la giberne du soldat, le rabat du curé, la queue du singe, autour de moi on attelait les chevaux, on lavait les voitures ; les palefreniers, le postillon et le conducteur faisaient leur métier, donnaient de la brosse, du fouet ou de la trompe¹⁵.

L'histoire racontée (mais non écrite) par l'enseigne est en parfaite continuité avec le joyeux vacarme des départs ou des arrivées de la diligence, cette incessante animation inversant le silence et l'immobilité sépulcrale qui règnent au collège, écosystème du Livre. On songe aux étranges apostasies évoquées dans *Une saison en enfer* : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs¹⁶. »

De la culture écrite inculquée de force – obligé à ingérer, à remâcher, à ruminer du grec et du latin, l'enfant ronge le coin des dictionnaires – la mémoire du petit Jacques Vingtras ne retient qu'un seul livre heureux, non pas un chef-d'œuvre de la littérature, ni un luxueux livre d'étrennes, mais un volume humble autant que magique, puisqu'il s'abolit dans l'acte même de la lecture :

J'ai dévoré *Les Vacances d'Oscar*.

Je vois encore le volume cartonné de vert, d'un vert marbré qui blanchissait sous le pouce et poissait les mains, avec un dos en peau blanche, s'ouvrant mal, imprimé sur du papier à chandelle. Eh bien ! il tombe de ces pages, de ce malheureux livre, dans mon souvenir, il tombe une impression de fraîcheur chaque fois que j'y songe !...

[...] Il avait su, cet Hennequin, ce proviseur dégommé, ce chantre du petit Oscar, traîner ce grand filet le long d'une page et faire passer cette rivière dans un coin de chapitre... (p. 160).

16. Arthur Rimbaud, « Délires II – Alchimie du verbe », *Une saison en enfer* [1873], Paris, nfr Gallimard, 1999, p. 192.

Nul hasard, sans doute, à ce que l'auteur de cet inoubliable récit soit un provisoire en disgrâce, exilé au Puy pour raisons politiques...

Plus tard, le collégien s'évade avec *Robinson Crusoé* loin d'une vie familiale et scolaire tissée de servitudes et de réclusion – l'épisode, d'ailleurs, n'évoque pas la matérialité du livre, tout entière traversée par l'imaginaire, et dissoute dans le pouvoir d'évocation du texte. Reste que cette fascination adolescente fait de Jacques une victime du livre. Parti en conquérant pour Paris, le bachelier se figure la capitale comme un Nouveau monde peuplé de sauvages – il l'a appris de Vautrin et d'Eugène Sue¹⁷ –, et sa destinée de héros, à ses yeux, emprunte volontiers ses péripéties au roman d'aventures, récits de corsaires ou mandrinades ; les derniers éclats du drame romantique, le pathétique du mélodrame social viennent ajouter leurs schémas non moins anachroniques à l'imaginaire des livres bleus. Quant au cénacle réuni autour de Matoussaint, il communie dans le culte de Murger, et les *Scènes de la vie de bohème* sont aux jeunes républicains ce que furent les *Vies parallèles* de Plutarque pour Manon Roland. *Le Bachelier* met en scène un parcours d'épreuves et d'exorcismes¹⁸ : Jacques doit s'arracher à l'emprise des livres pour naître écrivain, ou plutôt journaliste.

HORS LE LIVRE ?

Mettre le feu aux bibliothèques, à y bien songer, n'affranchirait pas l'humanité du despotisme exercé par les livres ; même réduite en cendres, la bibliothèque d'Alexandrie continue à fasciner, cependant que le vampirisme de la lecture, à partir d'un nombre de textes réduit, peut multiplier vertigineusement

17. « Paris, voyez-vous, est comme une forêt du Nouveau Monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons... », explique Vautrin à Rastignac (Balzac, *Le Père Goriot* [1835], Paris, GF, 1966, p. 113). Et le narrateur des *Mystères de Paris* avertit son lecteur en ces termes : « Tout le monde a lu les admirables pages dans lesquelles Cooper, le Walter Scott américain, a tracé les mœurs féroces des sauvages, leur langue pittoresque, poétique, les mille ruses à l'aide desquelles ils fuient ou poursuivent leurs ennemis. / On a frémi pour les colons et pour les habitants des villes, en songeant que si près d'eux vivaient et rôdaient ces tribus barbares [...] / Nous allons essayer de mettre sous les yeux des lecteurs quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en dehors de la civilisation que les sauvages peuplades si bien peintes par Cooper » (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris* [1842-43], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, p. 31).

18. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Pièges de papier : lecture du *Bachelier* », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 27, juin 1999, p. 15-28.

les victimes. C'est pourquoi aux heures les plus violentes de la Semaine sanglante, Jacques Vingtras choisit d'épargner le Panthéon, boîte à grands hommes, et la bibliothèque Sainte-Geneviève, conserve de chefs-d'œuvre : la tyrannie des livres réside non dans la seule matérialité de l'objet, mais dans les mythologies aliénantes et mortifères qui lui sont associées.

C'est donc à l'imaginaire quasi-mystique du livre que, devenu romancier, Vallès s'attaque avec une vigueur renouvelée, radicalisant les propos fracassants tenus par l'« auteur de *L'Argent* ». Ceux qui, pompeuse périphrase, « vivent du travail de la pensée » sont censés s'assimiler la substantifique moelle des volumes auxquels ils consacrent leur existence, et vivre dans le commerce des grands esprits de jadis, de naguère et même de maintenant. Point du tout, répond le Candidat des pauvres ; aux prolétaires intellectuels obligés de travailler au dictionnaire, les chefs-d'œuvre offrent une pâture bien différente :

Mais le dictionnarisant, lui, a le nez toujours enfoui dans de gros bouquins couverts de toutes petites lettres comme des chiures de mouches ; ses yeux s'y usent, son poignet s'y brise, son cerveau s'y gâte [...] Il arrache des entrailles des livres la nourriture de ses petits ; il mâche et remâche ce qu'on mâché et remâché les autres : seulement il jette ses boulettes dans le moule voulu par le patron ; il verse dans ce moule une goutte d'eau bénite catholique ou de sang jacobin, suivant qu'il travaille pour Lachâtre, Saint-Priest ou Didot¹⁹.

Activité de charognard et de ruminant à la fois, qui parodie la poétique légende du pélican (ô Musset !) : des livres classiques ne restent que des lambeaux de textes sans cesse recyclés, sous forme de citations savamment découpées et réemployées. Le processus a valeur de légitimation réciproque : le dictionnaire confirme l'œuvre citée dans son statut de classique, et inversement celle-ci vaut pour garantie du bon usage, contribuant à la normalisation de la langue écrite. Les victimes économiques et intellectuelles du livre contribuent ainsi à murer leurs propres prisons de papier. D'où l'entreprise de subversion attribuée par Vallès à Jacques Vingtras :

C'est long de chercher les exemples dans les livres !...

J'ai trouvé un moyen pour aller plus vite.

C'est malhonnête, je trouble la source des littératures !... je change le génie de la

19. J. Vallès, *Le Candidat des pauvres*, op. cit., p. 233.

langue... elle en souffrira peut-être pendant un siècle... mais qui y a vu et qui y verra quelque chose ?

Voici ce que je fais.

Quand j'ai à ajouter un exemple, je l'invente tout bonnement, et je mets entre parenthèses (Fléchier), (Bossuet), (Massillon) ou quelque autre grand prédicateur, de n'importe où, Cambrai, Meaux ou Pontoise.

C'es l'aigle de Meaux que je contrefais le mieux et le plus souvent.

Mais s'il me vient sous la plume quelque chose de bien bouffi, bien creux, bien solennel, bien rond, je remonte d'un siècle, je mets mes citations sur le dos des gens de la Renaissance ou du Moyen Âge²⁰.

Et voilà entamée la sacro-sainte majesté de la Littérature, rongée et déconstruite de l'intérieur. Quant à l'objet-livre lui-même, sa définition se trouve affectée par l'entrée dans l'âge de l'édition industrielle, qui jette sur le marché des volumes fragiles, mal reliés, à obsolescence accélérée et péremption rapide. La diffusion des « produits de la pensée » relève désormais du démarrage à la Gaudissart : Chaque, « ancien Pallicare », place un par un les exemplaires de *Mes campagnes en Grèce* par les moyens les plus expéditifs, poursuivant et assiégeant les philhellènes jusque dans leur foyer pour leur vendre son in-octavo publié chez Firmin Didot, dont il conserve « sous son chevet un exemplaire doré sur tranche et relié en chagrin²¹ ». Encore s'agit-il là d'un véritable livre ; un cran au-dessous prolifèrent toutes sortes d'imprimés hybrides, comme cette élégie du *Spectre noir* que Fontan-Crusoé, famélique admirateur de Musset, jette sur le trottoir après en avoir placé quelques-unes auprès d'un marchand d'almanachs : « Je le quittai, portant encore cent quatre-vingt-douze exemplaires, dont j'allai afficher une douzaine près de l'Ambigu-Comique. Je tendis des cordes, mis des épingles, et *Le Spectre noir* se balança au souffle de la bise. Des acteurs, qui sortaient du théâtre, s'arrêtèrent devant l'étalage et se mirent à parodier cette élégie²². » Aucune Muse ne viendra sauver de la profanation ce fantôme dérisoire : la poésie a définitivement perdu son auréole, et se prostitue sur la voie publique. Un degré de plus dans la déchéance, et le livre se réduit à sa matérialité brute, carton et papier ; Leconte de Lisle, « l'auteur de l'ode au *soleil* », se voit contraint par la misère à une auto-da-fé miniature :

20. J. Vallès, *Le Bachelier*, op. cit., p. 645.

21. J. Vallès, *Les Réfractaires*, « Les Irréguliers de Paris », *Œuvres*, op. cit., t. 1, p. 189.

22. *Ibid.*, p. 158-159.

« L'autre jour pour réchauffer ses doigts qui allaient geler dans sa chambre, il a dû brûler un de ses livres²³. »

Le scénario auctorial que construit Vallès autour de 1880 refuse systématiquement toute obédience à la mythologie du Livre. Le devenir-écrivain de Jacques Vingtras ne prend pas la forme consacrée du volume, mais s'incarne dans un manuscrit blessé, martyrisé, le corps souffrant du texte reflétant directement la vie accidentée et batailleuse de son auteur :

Vite, relisons-nous !... Des ciseaux, des épingles ! Il faut retrancher ceci, ajouter cela !

J'ai jeté de l'encre de tous les côtés. Des passages entiers sont comme des bandeaux de taffetas noir sur l'œil, ou comme des bleus sur le nombril ! Je me suis coupé avec les ciseaux, piqué avec les épingles ; on dirait les mémoires d'un chiffonnier assassin²⁴ !

C'est d'ailleurs d'un article qu'il s'agit ; le débutant va monnayer sur l'heure ce « hérisson, avec ses épingles de raccord » à Jouvin, rédacteur en chef du *Figaro*. « Ça mord, votre copie ! » remarque ce dernier « en secouant ses doigts en saucisses » (p. 894). L'étape suivante, qui impose Vingtras dans le champ littéraire, ne constitue toujours pas un livre au sens fort du terme : c'est un recueil d'articles publié « au diable, [chez] un éditeur qui commence » (p. 906) ; le récit insiste sur le contexte dialogique dans lequel s'insère la communication littéraire, manifesté par les lettres que reçoit Vingtras de la part de lecteurs inconnus : le quasi-livre, né du journal, se dissout aussitôt dans l'échange qu'il suscite et soutient.

Le Candidat des pauvres, d'inspiration plus blagueuse, désacralise radicalement l'entrée en littérature de « l'auteur de *L'Argent* ». Cette brochure tapageuse naît de conversations de brasserie, soutient la stratégie commerciale de l'entrepreneur Saucebel, et vaut comme salaire pour des heures supplémentaires restées impayées :

Si vous mettiez en livre ce que vous dites le soir dans les cafés de boursiers, on imprimerait cela dans l'atelier de province qui m'appartient pour moitié. Je suis sûr

23. J. Vallès, *Le Candidat des pauvres*, op. cit., p. 248.

24. J. Vallès, *Le Bachelier*, Œuvres, op. cit., p. 893.

que le volume aurait du succès, et ma foi j'en profiterais ; ce succès rejaillirait sur mon entreprise, puisque l'on saurait que vous y êtes attaché.

Je vous avais promis une gratification pour les travaux supplémentaires auxquels vous vous appliquez depuis longtemps. Je ne puis vous la donner, puisque nous sommes dans la débîne ; mais les caractères de l'imprimerie sont là. – L'ouvrier qui s'en occupe peut composer la chose à ses heures. La confection du volume ne me coûtera presque rien, et vous aurez un bouquin qui vous fera honneur, peut-être vous ouvrira des portes²⁵...

L'insistance sur l'imprimerie renvoie le livre à son statut d'objet manufacturé, en l'occurrence presque artisanal : Jumelais, devenu Saucebel dans la fiction (le calembour culinaire à lui seul vaut comme démythification burlesque...), possède une toute petite imprimerie dans la modeste ville de province où il a implanté ses activités d'extracteur de tangué. Significativement, c'est aussi la visite d'une imprimerie qui décide de la vocation de journaliste chez Jacques Vingtras ; l'adolescent y retrouve la vie chaude et pleine des champs, ainsi que le joyeux fracas des ateliers de son enfance :

Le journaliste nous mène un soir à l'imprimerie, dans le rez-de-chaussée où le journal se tire ; il est l'ami d'un des ouvriers.

La machine roule, avale les feuilles et les vomit, les courroies ronflent. Il y a une odeur de résine et d'encre fraîche.

C'est aussi bon que l'odeur du fumier. Ça sent aussi chaud que dans une étable. Les travailleurs sont en manches de chemise, en bonnet de papier. Il y a des commandements comme sur un navire en détresse. Le margeur, comme un mousse, regarde le conducteur, qui surveille comme un capitaine.

Un rouleau de la machine s'est cassé. – Ohé ! – Oh !

On arrête, – et, cinq minutes après, la bête de bois et de fer se remet à souffler²⁶.

Jacques devient prolétaire des lettres, puis journaliste à défaut de pouvoir entrer comme apprenti dans une imprimerie. Une fois « dans ses meubles » et patron de *La Rue*, Vallès rappelle volontiers à ses lecteurs la dimension concrète et technique de son travail ; ainsi, le premier numéro du journal a souffert d'avoir paru le surlendemain de l'Ascension :

25. J. Vallès, *Le Candidat des pauvres*, op. cit., p. 411-412.

26. J. Vallès, *L'Enfant*, Œuvres, op. cit., p. 365.

J'arrive, l'autre jeudi, chargé de copie fraîche : je trouve l'imprimerie aux trois quarts vide ; on m'apprend que c'est l'Ascension et que le travail, ce jour-là, chôme en l'honneur de la religion. Au nom de Jésus-Christ, les compositeurs s'en vont faire braiser le veau chez un ami ou manger un lapin dans la banlieue.

Il ne restait, perdus dans les coins, que deux ou trois impies très gras et très frais, d'ailleurs, qui firent pour nous ce qu'ils purent, mais il fallut sacrifier de la copie fraîche, et l'on s'occupa seulement de mettre en ordre ce qu'il y avait sur la planche. /

Nous fîmes notre cuisine en blasphémant et avec ce qui nous tomba sous la main²⁷.

Le corps vivant, éphémère et indéfiniment renouvelé du journal est le produit d'un artisanat liant indissociablement le corps et l'esprit, la main à plume et la main à outil. L'imprimerie, non la bibliothèque, est l'atelier de la pensée – en revanche, Vallès, parti en mission à Londres pour le journal *L'Époque*, n'apprécie guère les presses industrialisées qui impriment le *Times* avec la rapidité mécanique d'une grande fabrique moderne.

De ses débuts fracassants dans *L'Argent* à la trilogie, Vallès construit un scénario auctorial paradoxal autant qu'inédit, à valeur militante. Journaliste, il refuse les mythologies aliénantes du livre, et le terrorisme du passé qu'elles emblématisent. Le travail (l'artisanat) de l'écriture « actualiste » suppose de s'arracher aux nécropoles que sont les bibliothèques, pour instaurer un rapport dialogique et nomade à la modernité. La trilogie raconte comment « Jacques devient journaliste », en inversant les lieux communs du récit de vocation ; le héros devient ce qu'il est en refusant les légendes dorées en circulation : « “Je vis du travail de la pensée !” / menteur ! menteur ! Je vis de rien ! D'un peu de saucisson ou d'un bout de roquefort, mais pas du travail de la pensée, ni de me pencher sur les livres ! Ça me coupe tout de suite, d'ailleurs ; ça me fait comme une barre sur l'estomac quand les volumes sont un peu gros²⁸. » L'homme de lettres est un estomac plus qu'un cerveau : l'insistance sur la matérialité du corps (du lecteur et du livre) vaut pour déconstruction.

En cette période où la scénographie auctoriale passe par la mise en scène de l'écrivain à sa table de travail – on songe au bureau d'Émile Zola dans sa « médanière » –, Vallès affiche sa rupture militante avec le monde des livres ;

27. J. Vallès, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867, *Œuvres*, op. cit., p. 939-940.

28. J. Vallès, *Le Bachelier*, op. cit., p. 607.

les contemporains décrivent son appartement tapissé d'images d'Épinal et de caricatures, son buffet rempli de faïences à motifs paysans – aucune bibliothèque, nul sanctuaire du Créateur en gloire²⁹. La redéfinition de la littérature passe par une holocauste textuelle, anéantissant la religion du livre. C3

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN

Université Paul-Valéry, Montpellier / RIRRA 21

29. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Jules Vallès*, Paris, Gallimard, « Folio Biographies », p. 380-381.